中法教育界

第26.27期

一九一九年

L'ÉDUCATION FRANCO-CHINOISE

Revue Mensuelle

中法教育界

第二十六期

No. 26

中華民國十八年五月一日出版

本誌投稿簡章

一，凡有關學術之研究及中法教育界消息之傳達，無論其爲自撰或譯述，爲文字或圖片，爲文言或白話，均所歡迎。

二，投寄稿件，務望繕寫清楚，並加新式標點符號，附註西文者，尤望注意。

三，投寄譯稿，請附寄原本，如原本不便附寄，請將原本名稱著者出版年月地點書店等詳細叙明。如係投寄法文著作，務請附寄中文譯稿。

無論中文西文稿件，經本誌決定登載者，須予本誌有酌量增删之權，如不願他人加以增删者，請於投稿時預先聲明。

四，稿末請詳註投稿者姓名別字住址以便通信，至披露時如何署名，聽投稿者自定。

五，投到稿件如未經揭載者，概不退還。但有重要或較長稿件，經投稿人預先聲明不登必須退還，並附寄郵資者，當可照辦。

六，投寄稿件，俟發表後，酌致薄酬如次：

A.每篇酬現金二元至五十元；（作者如在國外，所得酬金，或照時價匯兌，或由作者委託妥人代領，均由作者接得本部通知後，覆函決定。）

B.酌贈本誌若干期；

C.特別稿件，從優另議。

發表稿件，如何酬贈，由本部完全酌定，概不預先函商，如投稿人欲自定數目與辦法者，請於來稿時聲明。

投寄稿件，如已先在他處發表或同時投寄他處者，均不致酬。

七，投寄稿件請寫寄北平東皇城根三十九號中法教育界編輯部收。

定報價目

	國內	法比各國
零售每期	大洋一角	法幣二佛郎
全年十二期	大洋一元	二十二佛郎

郵費

國內及日本	法比各國
每期一分	每期法幣半佛郎

編輯者 發行者：中法大學（北平東皇城根門牌三十九號）

總經售處：北平中法大學

印刷者：懷英照像製版印刷局

分售處：廣東中法大學　里昂中法大學　各學校號房　中法教育基金委員會號房　法國華僑協社　各大書店

中法教育界第二十六期目錄

頁數

論文……1

Notes sur la culture morale à l'école (Paul Gille)

Consulter cette pensée de Maurice Maeterlinck n'écoutons que l'expérience qui nous pousse en avant, elle est toujours plus haute que celle qui nous retient ou nous rejette en arrière. Repoussons tous les conseils du passé qui ne nous tournent posv ers l'avenir (郭麟閣)

紀事……21

五方會第二次週年紀念報告(插像一幅)

五方會簡章

雜俎……27

鄉下人(田渠譯)

單眼(陳宗岱譯)

鼻子(陳宗岱譯)

附白：本誌投稿簡章載在最後一頁封面
本誌限於篇幅稿件積壓頗多容待以後各期次第披露

NOTES

SUR

La Culture morale à l'Ecole

PAUL GILLE

PROFESSEUR A L'INSTITUT DES HAUTES ETUDES

DE BRUXELLES

La Culture morale à l'Ecole

Les efforts en vue d'introduire dans les écoles officielles l'enseignement d'une morale laïque vont bientôt entrer dans une phase décisive. Mais encore faut-il avant tout déterminer les principes sur lesquels cette morale doit reposer. Il y a sur ce sujet toute une littérature que les spécialistes auront à examiner. Il y a des tendances diverses et la Libre Pensée doit choisir celle qui reposera sur les basses plus scientifiques.

Cette question de la morale laïque a fait l'objet de débats intéressants au sein du Comité réuni, sur l'initiative de notre ami Emile Vinck, fin avril 1916. Nous croyons faire œuvre utile en publiant ci-après les notes que notre ami et collaborateur Paul Gille a déposées au cours de cette discussion et dans lesquelles il défend l'idée de l'enseignement de l'anthropologie comme base de la culture morale.

"La Pensée."

NOTE I

LA MORALE HUMAINE
et
l'Enseignement de l'Anthropologie

Note déposée par M. Paul Gille à la réunion du 1er mai 1916

La façon sommaire et, dois-je dire, quelque peu cavalière et superficielle dont on a de certain siège, accueilli les observations que j'ai cru devoir émettre au cours de notre dernière réunion me force à y revenir pour les préciser, dissiper le faux jour dont on les a noyées et tenter d'en fixer la portée véritable. La forme écrite leur vaudra peut-être une bienveillance plus attentive. En tout cas, elle empêchera toute équivoque et permettra, je l'espère, un examen plus explicite et sérieux de questions que je considère comme majeures, comme primordiales.

I. LE BUT
Des Saints ou des Hommes?

D'abord, il ne m'est jamais venu à la pensée de prétendre interdire à qui que ce soit l'enseignement de sa religion. Il suffirait de me connaître tant soit peu pour sourire de pareille imputation d'intolérance. Il aurait suffi, du reste, dans le cas présent, de se rendre compte, un peu nettement, de la question à l'examen, pour voir que le respect de la liberté religieuse, quoi qu'on en ait fait mine d'alléguer, n'était nullement en cause.

La question était—et est encore—de savoir *ce que nous allons viser à inculquer aux enfants*, à développer en eux. Avant de se mettre en marche, il faut déterminer son but, son objectif. C'est là, si je ne me trompe, *la toute première* nécessité. C'est même une question *préalable*, antérieure, si je puis dire, à toute collaboration, à tout travail commun, à tout

examen des méthodes, à toute discussion des voies et moyens. C'est ce que notre ami Vinck nous avait proposé en nous parlant d'un *modus vivendi* qui permît aux libres penseurs et aux athées, comme aux croyants, de trouver supportable et acceptable, dans ses grandes lignes, le régime scolaire actuel, latitude étant donnée aux non-croyants de remplacer par un enseignement *ad hoc*, par un enseignement éducateur, qu'il nous conviait à définir, le cours de religion.

Et c'est ainsi que le premier point à fixer, avant tout autre échange de vues, se présente —à moins d'hypocrisie—incontestablement sous cette forme :

Quel est notre objectif? Quel est notre idéal—et notre criterium — de moralité? Quelles qualités, quelles vertus s'agit-il d'inculquer? Viserons-nous à faire des saints, ou à faire des hommes? Quoi qu'on en ait voulu dire ici, la morale chrétienne n'est pas la morale humaine ; et entre la bonté bouddhique, la douceur évangélique et la bienveillance humaine, faite de force et de générosité, en même temps que de clémente mais judicieuse et conditionnelle tendresse,—il y a un abîme!

Certes, la littérature chrétienne peut offrir, et offre en effet, des lectures humainement édifiantes, *à condition qu'on en écarte (ce qui est souvent difficile) l'esprit chrétien lui-même :* la douceur quand même, l'humilité (qu'il ne faut pas confondre avec la modestie), la résignation (qu'il ne faut pas confondre avec la patience), le renoncement ascétique. Mais dire que c'est là la source par excellence de l'éducation morale, faire en quelque sorte de l'Evangile, si j'ose dire, une manière de "tarte à la crême" de notre Occident, c'est méconnaître, d'abord, l'origine vraie et l'essence même de la morale humaine : c'est montrer ensuite, un singulier mépris —ou une singulière ignorance—des œuvres multiples qui ont, à travers les siècles, honoré l'esprit humain. Je n'en veux invoquer comme preuve que les admirables *Pensées* d'un Marc-Aurèle. Mais combien d'autres œuvres pourrait-on citer? C'est, du reste, ce qui a fait l'objet d'un travail chrestomathique publié sans doute à l'heure qu'il est depuis nombre de mois et qui avait été mis au concours par une société d'éducation morale de Paris. Je signale ce travail à l'attention commune, en

vue du chapitre des voies et moyens et de la rubrique des outils à utiliser.

II. VOIES ET MOYENS

Méthode dogmatique et méthode inductive
Le rôle de l'anthropologie

Donc "cet animal est très méchant: quand on l'attaque il se défend".

Son idéal n'est pas la sainteté, mais l'*humanité intégrale*, —ce qui en diffère quelque peu. Il se défend non seulement lui-même, mais il défend aussi les autres, selon ses moyens et ses forces lorsqu'il les juge injustement atteints. C'est un soldat dans la grande bataille de la vie, soldat conscient de son rôle dans le monde de sa noblesse naturelle et de sa dignité d'homme.

Voilà le but à atteindre. Commemt y parvenir? Comment former cette conscience, ce moral, ce sens de la dignité humaine, qui entraîne tout le reste ?....C'est le deuxième problème: celui de la méthode, des voies et moyens.

Quant à moi, qu'on me permette de dire que je ne crois pas à l'efficacité des sermons laïques. Je ne crois ni à la vérité philosophique, ni à l'efficacité pratique, de ce néo-Kantisme qui, grâce à mon vénérable et éminent ami Buisson et à Jules Ferry, a inondé l'Université française de sa vaine métaphysique. Je ne crois pas à la vertu des abstractions dogmatiques,—aussi habillées soient-elles de rhétorique émotionnelle! Gardons-nous d'éveiller le génie sarcastique des enfants leur esprit frondeur, leur scepticisme si susceptible. Tout cela ne transparaîtra guère aux yeux de....l'officiant qui voit du dehors. Mais ce sera pourtant là le résultat le plus clair du prêche. Je parle d'expérience. J'entends des protestations. Mais il va de soi que je fais exception pour telle école où tout est parfait.

Non toute cette théologie Kantienne du Devoir a fait son temps. Il faut à notre époque une morale fondée sur la réalité, sur la raison

individuelle, sur la science: c'est-à-dire sur l'homme lui-même *conscient de soi, de sa place dans l'univers et du voeu de sa nature.*

N'est-ce pas là (si nous n'avons pas peur des mots!) cette anthropologie à laquelle j'ai fait allusion dans notre dernière réunion et qui, seule peut remplacer, contrebalancer et finalement supplanter la vieille théologie et la métaphysique. N'est-ce pas là le *fondement nécessaire*, et le seul possible, de la morale *humaine?* Dieu, disait Feuerbach, a été ma première pensée: la Raison, ma seconde; l'homme, ma troisième et ma dernière.

Sans la connaissance, si rudimentaire soit-elle, de l'homme, de son origine, de son développement et de ses virtualités naturelles, vous théorisez à vide. C'est elle, c'est cette connaissance, approfondie ou élémentaire, qui donne le sens concret de la supériorité et de la dignité qui permet d'en définir objectivement le contenu. Sans elle, pas d'échelle positive des valeurs, pas d'étalon moral scientifique et pratique: votre notion de la dignité, sans base naturelle, sans substance vide, ou rempli artificiellement et arbitrairement, se confond avec la vanité.

Loin de moi d'ailleurs, l'ombre d'une intention pédante! J'ai horreur des pédants et du pédantisme.... Mais vous enseignez bien la zoologie et la botanique. Pourquoi ne pourriez-vous pas couronner cet enseignement de l'histoire naturelle par l'anthropologie, *bien autrement nécessaire* en tant que source de moralité? Les éducateurs religieux ont bien su, eux, mettre leur théologie à la portée des intelligences enfantines. Ne réussirons-nous pas mieux qu'eux? La simplicité n'est-elle pas le sceau de la vérité ?

Puis, par dessus tout, n'oublions pas ceci: Si la *morale* s'enseigne, la *moralité* ne s'enseigne pas –ou du moins elle ne s'enseigne pas directement, didactiquement; elle s'enseigne encore moins peut-être *ex professo* qu'*ex cathedra*. Et s'il arrive que les leçons de conduite laissent quelque empreinte aux âmes molles et soumises, il faut toujours penser aux lignes si judicieuses de Payot citées par M. Daumers:

"L'enfant prend l'habitude de rechercher *dans sa mémoire* ce qu'on lui a enseigné touchant sa conduite. On n'a pas affiné sa conscience;

on n'a pas fait de son intelligence une intelligence débrouillarde, active, capable de retrouver ou s'il le faut, de trouver d'elle-même ce qui est bien et ce qui est mal dans toutes les circonstances de la vie; on a fait de lui un esprit à la suite. Au lieu de penser au moment où l'enfant, aura quitté l'école et devra se conduire par *lui-même*, au lieu par conséquent d'essayer d'en faire une personnalité capable de réfléchir, de voir par elle-même, de se conduire, le maître l'instruit comme s'il devait toute sa vie avoir les conseils ou les ordres tutélaires d'une conscience plus éclairée."

Aussi ne s'agit-il pas, remarquez-le bien, d'enseigner directement dialectiquement, une morale renouvelée. Quel qu'en soit l'enrobement, quelle qu'en soit la forme adoucie et enveloppée, quel qu'en soit même l'habit scientifique, le dogmatisme me paraît toujours frappé de stérilité. *C'est à la méthode inductive que je fais appel.* Si la moralité ne s'enseigne pas, elle se suggère. Au lieu de dogmatiser, de prêcher, de faire la leçon, créons une atmosphère d'induction, une atmosphère de suggestions. C'est la méthode d'expérience. C'est elle qui règle la démarche scientifique de la pensée. C'est elle qui réglera, qui règle déjà en réalité, mais qui doit le faire en droit reconnu et organisé, la formation psychique dans son ensemble.

A côté des mille petites expériences journalières des mille petits exercices pratiques que fournit l'occasion des mille suggestions de la lecture, de l'image et de l'exemple, vécu ou raconté, je voudrais une induction synthétique qui, au dessus du pragmatisme opportuniste édicté par la fameuse lettre de Jules Ferry aux instituteurs, au-dessus d'un automatisme fondé sur "le préjugé du bien", selon la sasissante expression de Vinet, loin de tous les dogmes et de tous les mysticismes procure à l'enfant, avec le sens précis, concret, scientifique, de la noblesse et de la dignité humaines, la boussole morale qui lui est indispensable.

NOTE II

SAVOIR-VIVRE ET DOCTRINARISME MORAL

Note déposée par M. Paul Gille à la réunion du 1er juin 1918

Deux mots de réponse à la notice de M. Limbosch. Ils préciseront utilement, je pense en le justifiant, le point de vue que j'ai indiqué succinctement dans notre dernière réunion.

***

Ce que nous voulons, ce que nous devons inculquer aux enfants, c'est *le savoir-vivre*. Le savoir-vivre, c'est tout l'objet, toute la matière de la morale. Si j'insiste sur ce mot, c'est que bien souvent nos erreurs de pensée dérivent d'une imprécision de terme. La science a-t-on dit, n'est qu'une langue bien faite. L'erreur, en tout cas, tient toujours, se rattache toujours—cause ou effet—à un mauvais vocabulaire.

***

Le grand but, donc, à mes yeux, comme aux yeux des Stoïciens antiques, c'est le savoir-vivre. Or, cette notion une fois acquise et bien comprise, le problème soulevé par M. Limbosch n'a plus de sens; le point de vue qui affirme la primauté de la doctrine tombe de lui-même.

Il ne s'agit plus d'*à priori*. Il ne s'agit plus d'aller chercher dans la révélation, l'intuition mystique, ou le dogmatisme doctrinaire, des principes absolus qui nous dictent notre conduite. Il s'agit *simplement* de guider l'enfant dans l'expérience quotidienne de la vie, de *l'aider* à dégager lui-même les enseignements que cette expérience comporte.

C'est la pratique, c'est l'expérience des choses qui est ce "fondement de la morale", cette "base" qu'on nous réclame si instamment.

Quant à l'idéal *qui en résulte*, ne confondons pas la fleur avec la racine. L'idéal croît peu à peu, alimenté par cette expérience multiple, multiforme, et c'est ainsi qu'à mesure que l'enfant grandit et se fait homme, à mesure que son horizon s'élargit, sa conception du savoir-vivre et du devoir-faire doit naturellement, normalement, aller en s'amplifiant et en se précisant, jusqu'à devenir enfin — parfois ! — la sagesse consciente et raisonnée, la sagesse rationnelle et scientifique de l'homme majeur.

A cette évolution naturelle l'éducateur ne peut que s'efforcer de collaborer avec modestie, avec prudence, *sans préjugé doctrinaire*, orienté seulement par l'idée conductrice que l'anthropologie et la cosmologie auront pu lui fournir et puisant ainsi dans la science—quoi qu'on en veuille dire ! — la force et l'ascendant de sa parole et l'âme de ses principes théoriques.

C'est ainsi que nous en revenons à l'importance majeure de l'anthropologie comme source d'inspiration morale, — et je m'excuse de cette insistance forcée qui manque, bien malgré moi, de discrétion.

Mais j'ai tenu à montrer que le problème ainsi envisagé, ainsi débarrassé de toute superfétation métaphysique, devient une simple affaire de bon sens, d'une simplicité, pour ainsi dire, enfantine, et qu'il n'est pas besoin, pour le résoudre pratiquement, de faire intervenir "le Grand Tout", "l'Inconnaissable", ou un principe *à priori* quelconque.

NOTE III

Note déposée par M. Paul Gille à la réunion du 1er juin 1918

Je suis au regret de devoir dire que je ne saurais, pour ma part, me rallier aux vues exposées par M. Daumers dans le tract qu'il nous propose comme résumé de *toutes les opinions* émises et défendues ici. Je suis peiné d'avoir à contrarier quelqu'un que j'estime. Mais ces vues

ne cadrent pas du tout avec celles qui ont dicté les notes que j'ai versées à nos débats. Il m'est donc impossible, loyalement, d'y souscrire, même tacitement.

Le *solidarisme*, notamment, dont s'inspire M. Daumers, a été l'objet de nombreuses critiques on ne peut plus fondées. Je ne veux citer que celles formulées par C. Bouglé dans son judicieux petit ouvrage *Solidarisme et Libéralisme* et celles que lui a faites le regretté B. Jacob dans le chapitre qu'il y consacre, sous le titre *Justice et Solidarité*, dans son remarquable volume intitulé *Devoirs*. Ces deux examens de la question par des esprits avisés et de bon sens sont largement suffisants pour montrer à l'évidence les défauts du système.

"Solidarité universelle !.... Dois-je donc être solidaire de toute la nature?" objectait un jour un individualiste, versant, lui, dans l'excès opposé. En effet, ferons-nous comme le bouddhiste qui, au nom de cette solidarité syncrétiste respecte sa vermine ? Respecterons-nous aussi le tigre qui voudra nous manger ? le bandit qui nous assaillera ? le microbe qui s'attaquera à notre santé à notre vie?.... Non, *ne confondons point!* Ne confondons point, avec le syncrétisme bouddhique et l'inconscience enfantine *ceci* et *cela!* Ne confondons point la solidarité naturelle, la solidarité *de fait*, l'unité de nature du monde, et le *devoir — conditionnel —* de solidarité ; et n'oublions pas que la solidarité sans justice, la solidarité aveugle, n'est que de la stupidité *souvent malfaisante* et condamnable!

Bref, *sans chercher des principes absolus*—qui sont toujours faux *parce qu'absolus*,—sans nous attacher à un *système*—qui sera toujours erroné parce que *simpliste*,—appliquons-nous, comme on le disait ici l'autre jour, à dégager et à définir *"le type de l'honnête homme au XXe siècle,"* ou mieux, dirais-je pour ma part, *le type de l'homme accompli*.

Ce type, encore une fois, ce type de l'homme *accompli*.—qu'on m'excuse d'y revenir,—c'est l'anthropologie synthétique qui nous le fournira.

NOTE IV

QUELQUES MOTS D'ECLAIRCISSEMENT

Note déposée par M. Paul Gille à la réunion de 22 juin 1918

Avant de prendre congé de notre groupe pour un temps sans doute assez long,—car à mon retour nos séances seront suspendues pour les vacances.—je voudrais, étant donné les remarques qui ont été faites au sujet des communications que j'ai eu le plaisir de déposer ici, ajouter quelques précisons à l'exposé, forcément incomplet et sommaire, des deux idées maîtresses auxquelles je me suis attaché. Je sais bien que notre collègue M. Bouché, exigeant la priorité, a déclaré, avec une belle énergie, qu'il faisait opposition à toute discussion qu'il qualifie de "doctrinale," tant que son travail, à lui, n'aurait pas été examiné. Mais je veux croire qu'il n'a pas songé que ma communication est *de loin* antérieure à la sienne (puisqu'elle date de plus de deux ans) et je pense que cette seule observation suffira à apaiser sa légitime susceptibilité et à lui faire accepter comme justifiée et opportune cette note explicative.

Procédons par ordre :

I

Ce qu'il faut entendre par Enseignement de l'anthropologie synthétique

M. Bouché, précisément, disait à notre dernière séance que, pour lui, il n'y avait pas de différence entre ce que j'appelais "anthropologie" et ce que lui et d'autres appellent "psychologie" : deux mots pour une même chose !

Eh bien !—que M. Bouché me pardonne !—c'est là une grosse erreur. La psychologie n'est qu'un chapitre accessoire de l'anthropologie synthétique (encore faut-il qu'il s'agisse de la psychologie *humaine* !). Ce

qu'il importe de donner à l'enfant, à l'homme, c'est le sentiment éclairé, le sentiment *fondé* de sa dignité d'homme, c'est-à-dire,—si nous ne voulons pas verser dans la fantaisie métaphysique et la doctrine pure, si nous ne voulons pas échouer dans le dogme laïque,—une connaissance suffisante du devenir de son espèce, *de sa propre histoire naturelle*, de sa nature profonde et de ses virtualités *physiologiques*, afin qu'il y puise la conscience de sa noblesse native et la fierté justifiée d'un idéal *solide*.

Ce que j'entends ainsi par anthropologie synthétique,—je l'ai déjà dit ici avant que M. Bouché fît partie de notre groupe,—c'est, selon l'étymologie du mot, *la science de l'homme*, l'étude *de la nature humaine*,—de la nature humaine *dans son devenir* car il n'y a point de "nature" immuable, d'essense en soi. Et j'ai cité, pour fixer les idées (sans plus) à ce sujet, le livre de Büchner "*L'Homme selon la science*," l'opuscule de Manzoni "*Histoire naturelle de l'homme*," les travaux de mon éminent ami Sergi, directeur du Musée d'Anthropologie de Rome, etc., etc.

***

Voilà pour ma première proposition, pour pour mon premier vœu Passons maintenant à mon second vœu, qui en est le complément, la conséquence.

II

La culture du savoir-vivre

D'abord, pourquoi ce terme "savoir-vivre", qui a, nous dit-on, un vague relent d'hypocrisie et de simagrées mondaines?—Parce qu'il n'y en a pas d'autre qui dise bien ce qu'il veut dire et ce qu'il dit d'ailleurs excellemment. Ce n'est pas parce que la plupart des gens ignorent la langue dont ils se servent et faussent la valeur des mots qu'ils emploient, que nous devons renoncer à employer ces mots, à utiliser cette langue, *dans leur sens vrai et profond*. Le mot "savoir-vivre" a un sens précis, un sens étymologique et logique, un sens consacré, que nul autre mot, que nul autre vocable ne traduira.

Il y a bien l'expression "l'art de vivre", qui en est une voisine.

Mais elle comporte déjà un esprit plus compliqué, plus étudié, un sens plus conscient, plus voulu, et la nuance qui les sépare est notable.

Dirons-nous "politesse"? Mais ce mot n'englobe qu'une partie restreinte du domaine de la conduite ; et encore, dans ce domaine spécial des relations interhumaines, son étroitesse de sens ne justifie-t-elle pas le mot de La Bruyère : *"polis et froids comme du marbre"*?

Non, dans une langue bien organisée, bien évoluée, bien différenciée et affinée, comme l'est notre admirable langue française, à la fois si riche et si nuancée, il n'existe point de synonymes véritables ; il n'y a que des analogies, des parentés, et un mot ne se substitue jamais exactement à un autre.

***

Ceci dit, quelle est la portée du point de vue proposé ?

D'abord, il prend l'enfant *dès le berceau* pour le suivre jusqu'à sa majorité d'homme. Il réalise l'unité de l'éducation, en relie les étapes, les chapitres, les procédés particuliers et momentanés, dans une conception synthétique, organique, dans une idée d'ensemble, en dehors de tout dogme, en dehors de tout système, *toujours dogmatique*.

Il donne au problème son vrai aspect : un aspect simple—et pratique. Il écarte toutes les vaines ratiocinations métaphysisiques, tout le vain verbiage des grands mots creux, toute la phraséologie malfaisante, néfaste, qui embrouille et obscurcit pompeusement les problèmes les plus clairs.

Il indique la forme à donner à l'action éducatrice, à l'action *moralisatrice*, dès le début, dès le premier âge. Et, cette forme—leçons de savoir-vivre—sera, point capital, pour qui saura s'y prendre, de nature a intéresser l'enfant, physiologiquement pour ainsi dire, dans son sentiment naturel de dignité, de fierté, dans son amour-propre instinctif et légitime, dans son désir intime de noblesse et de supériorité. Point capital, je le répète, et pierre de touche de sa valeur pédagogique.

Et c'est bien toute la morale, toute la morale pratique, élaguée de toutes les monstruosités surajoutées, nettoyée de toute la gangue des